

devida, pues desde 1915, año de la publicación de *El habla popular al través de la literatura cubana de J. M. Dihigo y Mestre*, no existen más trabajos sistemáticos que analicen el habla popular de Cuba en todos sus aspectos. Esperemos que el meritorio trabajo reseñado no se quedará aislado y pronto surgirán otros como lo merece la riqueza y extraordinaria plasticidad del habla cubana, cosa que pudo comprobar el que escribe estas líneas.

Lubomír Bartoš

C. Berejan: *Контрибуций ла студииул инфинитивулуй молдовенеск*. Кишинэу 1962, 140 pages (avec un résumé en russe, 138—139).

Le travail du linguiste moldave est consacré à l'étude de l'infinitif moldave, c'est-à-dire en même temps à celle de l'infinitif roumain parce que les deux langues forment un groupe commun — dacoroumain — au Nord du Danube. La plus grande différence entre les deux langues est extérieure: l'emploi de l'alphabet. Il est tout à fait naturel que c'est l'alphabet russe dont on se sert dans la R. S. S. Moldave et on ne doit pas oublier que la littérature roumaine est écrite en cyrillique jusqu'aux années soixante du siècle passé.

L'ouvrage de S. Berejan nous intéresse de deux motifs: 1° nous avons la possibilité de faire connaissance avec un de nos confrères à l'Université de Chishinau et 2° nous avons l'occasion de comparer aussi nos opinions sur l'infinitif roumain, publiées dans *Časopis pro moderní filologii XXVIII* 69—80, Prague 1942 („Un chapitre sur la disparition de l'infinitif en roumain“, en tchèque) et dans *Studii și cercetări lingvistice VI* 255—264, Bucarest 1955 („Le croisement latin-slave dans la forme de l'infinitif en roumain“, rédigé en roumain).

Notre second article, qui avait provoqué une vive discussion, est cité par Berejan trois fois tandis que notre premier article lui resta inconnu. Mais celui-ci serait plus important pour lui parce que nous y traitons de l'emploi de l'infinitif, du subjonctif, de la construction à *de* et du supin (c'est-à-dire de leur concurrence), puis nous essayons de trouver les différences parmi les constructions citées en soulignant celles d'aspect et finalement nous cherchons les causes de la disparition de l'infinitif dans la tendance analytique de la langue, c'est-à-dire sans invoquer les influences extérieures. Or, c'est justement la syntaxe que le linguiste moldave veut étudier.

Soulignons dès le début un grand avantage de l'auteur qui réussit à nous présenter un ouvrage important sur l'infinitif: sa connaissance du russe, celle des travaux syntaxiques russes et soviétiques et ses possibilités de comparer le moldave et le russe. Mais cela ne veut pas dire qu'il négligerait les travaux respectifs de l'Ouest. Au contraire, il en profite beaucoup et cite des exemples espagnols, français, italiens, portugais et d'autres. Avant d'aborder nos remarques, mettons en relief que les parties du livres apparaissent en tant qu'articles dans les années 1955—1961 et qu'elles sont „radicalement ou partiellement refaites“.

En parlant de l'origine de l'infinitif, l'auteur démontre que celui-ci est une forme verbale née d'une forme nominale. L'appartenance de l'infinitif aux verbes est le mieux confirmée par sa possibilité d'être rapporté à la personne. C'est à tort que les grammaires pratiques en parle comme d'une forme impersonnelle. Les auteurs des grammaires normatives commettent encore une autre faute, et cela en disant que l'infinitif est un mode. Si le mode exprime „le rapport de l'action à la réalité, établi par le sujet parlant“, l'infinitif n'est pas un mode, mais une catégorie à part.

Quant aux „balkanismes“, l'auteur est d'accord avec le linguiste russe V. F. Chichmarov selon lequel on doit préférer l'évolution intérieure de chaque langue, c'est-à-dire on rejette les influences extérieures. En ce qui concerne la fréquence de l'infinitif dans les langues de la Péninsule des Balkans, celui-ci disparut complètement du grec, est complètement supplanté par le subjonctif en albanais du Sud et ne se rencontre pas dans le bulgare actuel, mais il s'est conservé en dacoroumain (moldave et roumain), en serbe et en albanais du Nord. La bibliographie concernant les balkanismes est riche: Berejan cite 56 travaux aux pages 16—26.

Le premier chapitre est intitulé „Evolution de la forme et des fonctions“ et se compose de trois parties. Dans la première partie se discute l'aspect morphologique de l'infinitif dacoroumain qui comporte deux particularités: la perte de la terminaison latine *-re* et l'emploi de la préposition à (p. ex. lat. *audire* *x* mold. *a auzi*). A mon avis, la 1^{re} conjugaison française perd de même la dite terminaison, bien sûr du point de vue phonétique. Comme on le sait, j'ai essayé d'expliquer la perte de *-re* par l'influence slave à l'aide d'une haplogogie ou d'une analogie (*postiti* — *postî* *x* *audire* — *auzi*). Berejan admet aussi l'influence slave. S'il m'objecte que je place le changement sur un territoire roman, je souligne de nouveau la symbiose des Slaves et de l'élément roumain et roman qui dura, sans aucun doute, des siècles. En fin des choses, il explique la perte par la nécessité de distinguer les infinitifs long et court (*auzire* — *auzi*). — Après avoir démontré les formes analogues de l'anglais (*to*), de l'allemand (*zu*), du danois (*at*) et d'autres, l'auteur élucide

excellément le changement sémantique de la préposition *a* et cite quantité d'exemples moldaves. La 2^e partie souligne de nouveau l'appartenance de l'infinitif au verbe, la 3^e partie contient un exposé diachronique dès l'époque du latin populaire jusqu'à nos jours. L'infinitif est assez fréquent déjà en latin vulgaire et le subjonctif ayant la conjonction *să* (du lat. *si*) l'emporte à cause du sens vague de l'infinitif. L'auteur admet, dans cet ordre d'idées, aussi la possibilité de l'influence du néogrec. Mais l'infinitif s'emploie de nouveau plus fréquemment au XIX^e siècle et se construit surtout avec les substantifs et les adjectifs grâce à l'influence extérieure: du français et de l'italien.

Dans le deuxième chapitre („Les caractéristiques des diverses catégories de l'infinitif“), l'auteur distingue trois catégories: nominatives (rares), dépendantes (très fréquentes) et formes analytiques (formes verbales). Le troisième chapitre est consacré à l'infinitif postverbal, subjectif et objectif. Sont examinées: constructions à caractère modal, celles à caractère d'aspect, celles à valeur des formes verbales et celles qui se combinent avec les prépositions. Le quatrième chapitre s'occupe de l'infinitif postnominal, des réunions des adjectifs ou des substantifs avec l'infinitif. Le cinquième chapitre analyse l'infinitif en combinaison avec les adverbes prädicatifs exprimant un état („e ушор а скурсе 'il est facile à écrire' exprime la facilité comme un état du sujet quand celui-ci effectue l'action nommée dans l'infinitif“).

Les trois derniers chapitres (III—V) représentent une moitié de l'ouvrage. Ils contiennent beaucoup d'exemples du moldave, clairement classifiés et élucidés. Vu l'étendue approuvée du présent compte-rendu, nous devons renoncer à les citer et pour cela nous renvoyons le lecteur au livre moldave qui mérite de devenir modèle pour de semblables études sur l'infinitif.

C'est en vain, à peu de près, quel'on y cherche des errata; je n'ai trouvé que les suivants: cayмай au lieu de cay май (p. 14), protest ... ab x potest ... ad (p. 37), nao x não (p. 88), Jahresberich x Jahresbericht (p. 120) et валаря ре объект x в. де о. (p. 133). Je suis heureux d'avoir trouvé dans le livre quantité d'exemples dépouillés de l'ouvrage de Creangă, p. ex. il y en a six à la page 75. Ne serait-il pas plus utile d'y ajouter encore les nombres indiquant les pages et les lignes respectives?

Pavel Beneš

Marcel Cohen: Pour une sociologie du langage. (Paris, Editions Albert Michel, 1956, 396 pages.)

Les oeuvres de M. Marcel Cohen, le grand linguiste français, qui fut promu en 1964 en docteur honoris causa de l'Université Charles à Prague, sont bien connues chez nous. (Cf. l'article de Jan Šabrůla dans la revue *Slovo a slovesnost* 19 (1958), 282—289, consacré au jubilé de cinquante années de recherches de M. Marcel Cohen.) Dans la présente publication, „il ne s'agit pas d'un traité de sociologie du langage, mais d'une première tentative pour en rassembler certains matériaux“ (p. 11). — L'oeuvre comprend quatre parties, dont la première définit le langage en mettant en évidence ses connexions sociales en général, la seconde rend compte du compartimentage social en raison du langage, la troisième passe en revue les actions particulières dont le langage est l'instrument dans les activités des diverses sociétés, la quatrième montre les différentes manières dont le langage est agi par les événements concernant les sociétés, les conditions qui en résultent et particulièrement les actions volontaires en matière de langue. Les chapitres de chaque partie sont suivis d'une riche bibliographie (où l'auteur cite aussi les travaux tohèques dont il a une connaissance parfaite).

Il n'est point possible d'insister dans un court compte-rendu sur toutes les idées développées dans cette oeuvre précieuse et précise où à chaque page pétille l'esprit du grand linguiste et où on ne cesse d'être contraint de réfléchir non seulement sur la sociologie du langage mais aussi sur les problèmes les plus variés de la linguistique générale. Car on trouve dans le livre de M. Cohen les explications de la constitution du langage et celle de l'origine de l'écriture,* les réflexions sur le bilinguisme, sur les métiers du langage et sur les langues auxiliaires internationales combinées artificiellement, les analyses des inventions modernes et des relations internationales, etc., etc.

L'oeuvre de M. Cohen est non seulement une parfaite introduction à la sociologie du langage, mais elle peut servir en même temps comme un excellent manuel, indispensable pour l'étude marxiste de la psychologie du langage et même de la linguistique générale.

Karel Ohnesorg

* L'auteur a consacré à ce sujet les oeuvres suivantes: *L'Écriture* (Paris 1963; en traduction polonaise à Varsovie en 1956) et *La Grande invention de l'écriture et son évolution* (Paris 1958).